



Newsletter n°3 – Janvier 2022
Les champs au-delà des frontières !

Maroc p.2

Côte d'Ivoire p.8

Retour en terres marocaines dans la région de Chtouka Ait Baha

La Maison Familiale et Rurale de Chtouka

Lors de notre passage dans la zone de Chtouka Ait Baha, carrefour incontournable de l'agriculture d'exportation, nous avons eu la chance de rencontrer des professeurs et étudiants de la Maison Familiale et Rurale de Chtouka (MFR), faisant partie du réseau international de la Formation Agricole Rurale (réseau FAR <https://www.reseau-far.com/>). Grâce au chaleureux accueil du directeur M. Ahmed Lamine, du formateur et directeur de l'union nationale des MFR, M. Errajy Abdlati, ainsi que de toute l'équipe, nous avons compris le rôle essentiel de la MFR dans la région, ses objectifs et les défis qu'elle doit relever.

Le centre de formation propose à des jeunes déscolarisés et généralement issus du milieu agricole de reprendre leurs études et de se former à un métier du secteur agricole. Créé en 2003, ce centre est en



Bienvenue à la MFR Chtouka

partie financé par des professionnels de la coopérative laitière COPAG qui sont basés dans la région. En lien avec ces professionnels, la formation avait au départ pour objectif de proposer des formations dans le domaine de l'élevage mais suite à la demande des jeunes et pour répondre aux besoins du territoire, la MFR a proposé à partir de 2009 des formations spécialisées dans les cultures maraîchères, explique Ahmed Lamine, directeur de la MFR. En effet, la zone de

Chtouka Ait Baha regroupe de nombreuses exploitations agricoles qui cultivent divers fruits et légumes pour le marché national et international. Les offres d'emploi dans ce secteur sont relativement nombreuses et cette proximité facilite l'insertion des jeunes grâce aux différents stages qu'ils doivent effectuer. 80% de leur formation est réalisée sur le terrain et les 20% restants sont théoriques et vise à mieux comprendre et approfondir ce qui a été réalisé lors des stages. Chaque année, la MFR accueille entre 100 et 120 jeunes mais elle travaille actuellement sur la construction d'un autre centre dans l'objectif d'augmenter les effectifs accueillis et notamment pour permettre l'accueil et le logement d'étudiantes qui sont pour l'instant en nombre minoritaire. L'objectif est aussi d'élargir le panel des formations proposées (apiculture, élevage ovin et caprin) et posséder leurs propres zones de travaux pratiques agricoles. Le directeur M. Ahmed Lamine nous en dit plus dans le podcast suivant : <https://youtu.be/FvOUBfe8wC0>. Bonne écoute !

Nous avons également eu l'occasion de discuter avec un groupe de jeunes en formation. Ils nous ont partagé leur vision de l'agriculture locale et de l'agriculture européenne, leurs craintes et aspirations futures.



Photo avec les jeunes lors de la visite de la MFR

Interview avec Abdellah, étudiant en première année à la MFR de Chtouka



Abdellah, au centre de formation (MFR) lors de l'entretien

« Je suis Abdellah et je suis arrivé à la Maison familiale et Rurale (MFR) il y a 4 jours. J'ai de nombreuses années d'expérience dans le domaine agricole mais il me manque le diplôme pour chercher du travail. Plus jeune, je travaillais avec mon père et nous plantions des tomates et des poivrons ».

« Nous n'avons pas beaucoup (de terre), je dirais un demi-hectare et pas en une partie. Ce n'est pas comme les grandes fermes qui ont au moins un hectare d'un seul tenant. C'est compliqué pour nous, il faut toujours changer les outils de place. [...] Avant, mon père faisait pousser du trèfle pour les animaux et il vendait le lait mais financièrement ça n'était pas tenable. Les revenus n'atteignaient nos besoins familiaux, un frère voulait étudier, un autre se marier, un autre un vélo ou une moto. Les animaux auraient suffi pour lui mais pas pour ses enfants, nous devons aller de l'avant. L'agriculture est un bon domaine de travail, même si de nos jours il y a de plus en plus de maladies mais il y a aussi des façons de les traiter, et nous avons juste besoin de l'outil adapté. [...] Avant nous cultivions les plantes naturellement, mais maintenant nous devons utiliser les produits chimiques, nous devons traiter les plantes. La zone est polluée et il y a des changements significatifs dans le climat. Il ne pleut pas comme avant. La pluie a un rôle important, sans elle, il y a la sécheresse, les maladies et le niveau de la nappe descend. Tout est compliqué, maintenant plus rien ne pousse sans les produits chimiques. Ça a vraiment changé mes activités quotidiennes parce que je n'ai plus de temps libre. Je dois traiter la terre, la nourrir, c'est comme avoir un jeune enfant, tu n'as pas vraiment de temps pour toi-même ».

« Mes parents ne voulaient pas que je continue dans l'agriculture, ils pensaient que c'était une perte de temps, parce que ce n'était pas très rentable pour eux, donc il pense que je vais finir comme eux. Mais ils font de l'agriculture de manière traditionnelle, donc c'est différent. Ils m'ont demandé de poursuivre mes études dans le secteur touristique, mais avec la crise du Covid, ils ont changé d'avis et pensent que l'agriculture peut permettre un bon avenir. [...] L'agriculture est le domaine où je me sens le mieux. Je veux trouver une approche plus moderne à l'agriculture à cause des maladies qui sont présentes sur les plantes, c'est pourquoi je veux faire cette formation. [...] Si tu me montres une plante malade, je saurai reconnaître la maladie et donc comment il pourrait être possible de la traiter mais je ne saurai pas capable de dire le nom ni les

caractéristiques exactes. C'est comme si tu voyais un serpent, tu seras capable de le tuer mais tu ne sauras pas pourquoi il est ici, ni d'où il vient ».



Champs de luzerne entouré de nombreuses serres agricoles, périphérie de Belfaa

« Le permis pour creuser un puits est très compliqué à obtenir maintenant, parce que plus il y a de puits, plus le niveau de la nappe est bas. Il n'y a pas de soutien d'associations, il y a seulement les entreprises. Si tu travailles dans une coopérative et que tu leur fournis du lait ou autre, elle te soutient en cas de problème. Mais moi, en tant que petit entrepreneur, je ne reçois pas d'assistance, je devrais chercher une institution ou une personne qui devra me fournir l'aide dont j'ai besoin. Ce qui signifie remplir différents dossiers, réaliser différentes procédures et la plupart du temps, ça ne marche pas ou je devrais aussi prendre un prêt à la banque. Le seul problème est qu'aujourd'hui l'agriculture est un domaine compliqué avec les différentes maladies. Si ça ne paye pas, tu ne rembourses pas ton prêt et tu peux finir en prison. Il n'y a pas de protection pour les agriculteurs. Il n'y a pas d'assurance, si tu tombes dans ta ferme, l'ambulance peut mettre énormément de temps à te trouver, je parle pour les petites fermes. Les grandes exploitations ont évidemment des kits de premiers secours ».

« Mon père a travaillé sans soutien ni assistance, achetant et vendant de la terre, et en la travaillant pour essayer de nourrir sa famille mais maintenant les choses deviennent vraiment chères. Il y a un produit, dont je ne dirai pas le nom, a triplé de prix en deux semaines. En tant que petit paysan, je ne peux pas me permettre de l'acheter, cela signifie que la qualité de mes produits va diminuer, et ce qui signifie qu'il n'y a plus de place pour les petits agriculteurs aujourd'hui dans le domaine agricole. Les produits deviennent de plus en plus chers et les petits agriculteurs deviennent de plus en plus pauvres. Il y a tout un pan d'agriculteurs qui est danger d'extinction ».

« J'ai des amis qui sont partis et ils vivent bien mais ils sont sans papiers, ils sont toujours menacés, et peut-être qu'un jour ils reviendront et ils se retrouveront à ma place actuelle. J'en connais qui sont partis juste comme ça, sur les bateaux par la mer. Ce qui est très risqué et que je ne recommande à personne. Je préfère avoir une vie simple ici plutôt que de risquer ma vie pour l'espoir d'avoir une meilleure vie de l'autre côté. Ma

vie vaut mieux que ça. C'est la même chose que fumer ou d'autres choses, je risque ma vie dans cet acte. J'ai un ami qui émigré illégalement en Europe. Sans dire trop de détail, il a fini par dormir dans la forêt dans le froid et maintenant il a un problème à la jambe qui l'a obligé à faire de la chirurgie. Il est parti pour chercher du travail et il a fini blessé. Il dormait la journée et marchait la nuit, et c'est à cause du froid que quelque chose est arrivé à sa jambe. Il allait en Italie ou Grèce, mais maintenant il est de retour à la maison. Il travaille dans l'agriculture, il plante des courgettes. Je lui ai rendu visite. Il m'a dit qu'il ne voulait pas risquer sa vie une deuxième fois ».

« Si j'ai une opportunité pour travailler à l'étranger, je partirai. Tout est devenu si cher. Tu as besoin d'un soutien financier. Si tu commences une saison agricole, tu vas uniquement avoir 3, 4 ou 5 mois de travail continue. Je travaille personnellement 6 mois et le reste de l'année je n'ai rien à faire, donc ça ne marche pas toujours. Tout ce que tu as gagné pendant 6 mois, tu le dépenses le reste de l'année. Quand tu dois commencer l'année suivante à cultiver tu as besoin d'argent, donc tu finis par emprunter à tes amis que tu devras rembourser à la fin de la saison agricole et tu espéreras avoir encore quelque chose pour les 6 mois à venir. L'agriculture est aussi dangereuse que la migration illégale sur un bateau au milieu de l'océan. C'est un risque dans les deux cas, et c'est pour cela que j'ai commencé à réfléchir pour bouger si j'en ai l'occasion. J'ai parlé avec différentes personnes qui ont des façons de penser différemment et après cela, je pense que c'est le meilleur mouvement à faire ».

« Pour améliorer les choses ici, il y a tellement de choses à mentionner, comme l'éducation ou les services de santé, mais je vais limiter ma réponse au secteur agricole. Les petits agriculteurs n'ont pas de soutien, personne ne fait de rapport ou ne demandent quels sont leurs besoins. Il faut créer des associations qui puissent parler en leur nom et demandent que leurs problèmes soient résolus. Ne me parle pas de supervision, pas avant qu'il ne nous ait aidé en premier, tant que nous n'aurons pas vu les progrès. En tant qu'agriculteur qui peut employer 3 ou 4 employés pour 3 mois au plus, tu dois pouvoir attendre de moi que je légalise leur situation avec toutes les dépenses qui vont avec, mais comment tu veux que le fasse alors que je ne suis même pas moi-même assuré ».

« Si tu n'as pas les moyens de te lancer dans l'agriculture et que tu as la chance de travailler dans un autre domaine, tu devrais saisir cette occasion. Ne t'arrête pas, tu dois juste continuer à aller de l'avant ».



Champs entre des habitations à la périphérie de la ville de Belfaa

« La migration est une des solutions pour les jeunes mais cela ne devrait pas être la seule ».

Un mot pour les femmes

Hti,
Pour ta lumière dans l'ombre des mâles,
Tes mains qui font cuire le pain et rouler la semoule
Pour ta force douce, ta révolte tranquille,
Ton drapé coloré qui vole dans des rues grises
Pour ta patience quand tu bats le zebda,
Ta veille silencieuse pendant la prière du vendredi
Choukrane.

Dans les rues
Dans les échoppes ou les marchés
Assis à la terrasse des cafés
Beaucoup de personnes, beaucoup d'hommes.
Où êtes-vous ? Où es-tu ?

Pas très loin
Protégée ou cachée par les murs du foyer
Pas de rencontres aisées, mais de beaux et simples regards échangés

En tant qu'invitées, nous mangerons avec les hommes
Tu mangeras avec tes sœurs et tes enfants
Pourtant tu as préparé la table et le repas
Pourtant tu as rangé la maison, élevé les petits, gardé le troupeau

Frustrées de ne pas pouvoir vous dire plus qu'un grand mais simple merci à la fin du repas
Nous sommes désolées de ne pas pouvoir partager plus de moments avec vous.
Avec toi.



Dessin de Christine

Après 3 mois passés au Maroc, en ville ou dans différentes zones rurales, après avoir été accueillies par différentes familles et discuté avec de nombreuses personnes, nous avons ressenti une réelle différence entre les femmes et les hommes. Nous avons vu peu de femmes tenir des commerces, des cafés ou restaurants. Lors de repas, nous avons régulièrement été conviées à la table des hommes et non des femmes car nous étions des invitées. Cette différence n'a pas toujours été simple à gérer et à accepter. Il a été beaucoup plus compliqué pour nous de rencontrer et de communiquer avec les femmes, et nous savons que ces points de vue manqueront à notre étude.

Mais nous avons également rencontré des jeunes filles et femmes qui militent pour leurs droits, pour continuer leurs études plus longtemps ou dans une autre ville que celle où leur famille réside. Mères comme filles nous ont témoigné que les mœurs bougent, certes à des vitesses différentes selon les régions, mais qu'elles évoluent. Alors même si nous n'avons pas pu échanger autant qu'espéré, nous voulions les remercier pour nous avoir logées et encouragées !



Suite à la fermeture des frontières Maroc – France, nous allons continuer notre étude en France. La prochaine fois que vous nous lirez, nous aurons les pieds et la tête dans les champs français !

Une journée dans un centre de formation agricole, l'Ifera de Yamoussoukro (Côte d'Ivoire)

Le 3 décembre, à Yamoussoukro, nous nous sommes rendues dans un centre de formation agricole, l'Ifera (Institut de formation à l'entrepreneuriat rural et agricole). Ce centre fait parti du réseau PEFACI (Plateforme des écoles familiales agricoles de Côte d'Ivoire) en partenariat avec l'IECD (Institut européen de coopération et de développement). Il propose une formation agricole technique en 3 ans à des jeunes entre 16 et 25 ans. Pour participer à cette formation les étudiants doivent être allés jusqu'en 5ème et passer un test. Les étudiants passent un mois à l'école à étudier une thématique agricole puis un mois en stage sur le terrain pour mettre en pratique ce qu'ils ont appris.

Selon l'emploi du temps des étudiants, nous avons participé à une journée de travaux pratiques pour la mise en place d'un système hydroponique. Pendant cette journée, nous avons pu échanger longuement avec les étudiants et les formateurs sur la formation, leurs projets, la situation agricole de la Côte d'Ivoire et leur vision de la migration.



Travaux pratiques à l'Ifera de Yamoussoukro

Les jeunes qui viennent se former ici viennent principalement de zones rurales, majoritairement autour de Yamoussoukro. Ils ont tous grandi au village ou ont passé leurs congés là-bas. En arrivant à l'Ifera, ils connaissent déjà très bien comment leurs parents cultivent et les situations agricoles de leurs régions. Cette formation amène les élèves à créer leur propre projet agricole afin qu'à la sortie, ils soient en mesure de le mettre en place dans les meilleures conditions. La formation apporte aussi aux élèves des nouvelles connaissances sur des cultures et techniques culturales. Les étudiants alternent un mois de formation au

centre et un mois en stage sur le terrain dans diverses cultures : pisciculture, cacaoculture, élevage avicole, élevage porcin...

Les idées de projets des élèves sont multiples ! Un élevage de poules pondeuses, des poulets de chairs, des porcs, une plantation de palmiers, une ferme avec un jardin biologique et des poulets qui permettront de fertiliser les cultures, des cultures pour l'alimentation d'animaux d'élevage... A l'inverse de ce que nous avons pu voir dans les villages précédemment, beaucoup de jeunes ont évoqué des projets dans l'élevage, et très peu s'intéressent aux cultures de rentes, demandant des investissements de départ élevés.

Les étudiants sont très motivés pour lancer leurs activités à la sortie de la formation, tout en étant très lucides sur les difficultés qu'ils vont rencontrer pour lancer leur activité. En effet, comme on avait pu le constater dans les villages auparavant, le principal enjeu est de trouver les moyens financiers pour lancer l'activité, et pour ceux qui n'en ont pas, il va falloir trouver des terres. Les étudiants veulent commencer leur activité petit et l'agrandir au fur et à mesure. Certains s'occupent d'ailleurs déjà de champs dans leur village. Pour avoir les moyens de commencer, certains comptent travailler dans des entreprises agricoles à la sortie de la formation, économiser, et ensuite lancer leur projet.

Les jeunes que nous avons rencontrés croient en l'agriculture dans leur pays : ce n'est pas facile de travailler sous le soleil mais ici on a tout, agriculteur c'est un métier qui rapporte si l'on est formé !

En janvier nous nous rendrons dans un autre centre de formation du réseau à Afféry. A suivre...

Portrait d'un jeune du village de Ouaninou, au Nord-Ouest de la Côte d'Ivoire, parti « à l'aventure » : JUNIOR

Dans la newsletter de décembre nous vous avons parlé de notre séjour dans le village de Ouaninou où nous sommes restées 2 semaines. Avant de partir de ce village pour aller dans l'est du pays, nous vous livrons un extrait de l'interview de Junior.

« Mon nom c'est monsieur Sidibé Ismaël junior, j'ai 23 ans. Je suis né et j'ai grandi à Ouaninou. C'est en 2011 que je suis sorti de ce village pour aller à Abidjan, je suis resté là-bas jusqu'en 2016 puis je suis parti pour aller en Algérie ».



« J'ai fait l'école coranique jusqu'à la 6ème. J'ai arrêté à cause de problèmes financiers. Il y avait un certain moment, mes parents n'avaient plus l'argent pour payer les frais de scolarité, les cahiers, les livres, ce n'était pas facile, donc c'est pour ça que j'ai arrêté d'aller à l'école pour aller me chercher en 2011. J'ai appris la tapisserie, la fabrication de fauteuils à Abidjan. C'est en 2016 que j'ai arrêté car ça marchait plus, l'argent ne venait plus comme avant, les clients ne venaient pas, et moi je travaillais chez quelqu'un je n'avais pas mon propre coin.

Quand tu es chez ton patron, tu peux faire des petites tables, des fauteuils pour déposer pour vendre mais les salons qui coutent 300 000 francs ça le patron n'accepte pas que tu vendes pour toi. Moi, je n'ai pas assez d'argent pour avoir mon propre coin. Les ateliers à Abidjan c'est cher, des gens parlent d'1,5 million de CFA dans les bons lieux.

Alors en 2016, j'ai décidé de partir à l'aventure pour aller en Algérie. Je suis le premier fils, j'ai beaucoup de petits frères et petites sœurs donc je dois m'occuper d'eux aussi, c'est pour ça que je suis parti pour aller chercher l'argent. Mon objectif c'était pas l'Algérie, c'était aller travailler un peu en Algérie pour aller en Europe, en France. Par ce que l'argent que j'ai pris pour quitter ici ça ne pouvait pas m'envoyer en France directement. Donc j'ai pris le car pour descendre au Mali, du Mali on est parti en Algérie. Je suis parti seul, j'avais un peu d'argent au moins 200 000 FCFA. Quand je gagnais un peu d'argent je gardais un peu un peu, j'ai fait 5 ou 6 ans comme ça pour garder l'argent à Abidjan. Si tu vas à l'aventure, tu peux pas faire 6 ans et c'est 200 000 seulement que tu vas gagner, tu vois c'est ça qui nous pousse à sortir.

Je suis venu fêter tabaski¹ au village en 2015, j'ai parlé à mes parents et je leur ai dit que je voulais partir à l'aventure, ils ont dit « il n'y a pas de problème mais on n'a pas l'argent pour toi », je leur ai dit qu'arrivé là-bas j'allais les rembourser. Ma maman et mon papa ont pris des dettes pour compléter mon argent, ils m'ont donné 250 000 pour compléter. Je suis parti d'ici avec 450 000 FCFA. C'était pas assez, ça a manqué sur la route, je les ai appelé pour qu'ils m'envoient l'argent, j'étais à Tamanrasset.

Il y a des parents qui acceptent que tu partes mais d'autres non, par ce que personne ne veut que son enfant quitte à côté de lui. Et ce que les gens voient à la télé, sur la mer, la route du désert, c'est pas facile. Mon papa a accepté finalement par ce que les conditions de vie ici, c'était pas facile.

C'est à cause de mes amis que je suis sorti, j'avais un frère on faisait tout ensemble à Abidjan. C'est lui qui m'a dit : « on va sortir pour partir à l'aventure ». Moi j'ai dit : « non par ce que mon papa m'a dit : « faut pas que tu sortes à l'aventure, tu es le premier fils » ». Il m'a parlé, il m'a parlé et je n'ai pas accepté. Puis, je suis venu au village pour fêter en 2015, quand je me suis retourné j'ai appris qu'il était parti, il était rentré en Italie. Le lendemain, je suis venu au village, j'ai dit : « Ah moi je vais partir aussi ! ». Il me disait que franchement la route c'était pas facile. Si tu veux partir faut partir mais c'est pas facile. Mais quand tu es là-bas tu gagnes papier, tu gagnes boulot c'est mieux qu'ici.

Avant de partir, moi j'étais content par ce qu'après dieu il n'y a pas quelqu'un qui fait quelque chose, c'est Dieu qui décide, sinon moi j'étais trop content de sortir du pays.

En Algérie je suis resté 5 ans. Je voulais partir en Europe, mon papa m'a dit non d'attendre d'abord que je gagne un peu là-bas, je lui envoyais un peu un peu chaque fin du mois. Il m'a dit : « c'est bon il faut rester là-bas ».

Moi, je voulais passer par la Lybie et ensuite traverser la mer. En Lybie, il y a le petit frère de mon papa, c'est un « coxer »², il fait traverser les gens. Arrivé là-bas je n'avais pas d'argent pour passer, c'est lui qui allait me faire traverser sans payer. C'est lui qui a fait traverser tous les petits frères. S'ils y arrivent ils traversent, s'ils

¹ Fête du mouton célébrée chaque année par les musulmans

² Passeur

restent dans l'eau c'est dieu qui a voulu. Dans la famille il y a 3 petits frères qui sont partis, deux en France, un en Italie, mais dans la famille générale ils sont nombreux car on est une grande famille ! Ils n'ont pas encore gagné les papiers. Je ne sais pas quels boulots ils font là-bas mais souvent ils envoient un peu d'argent à leurs parents.

Depuis qu'ils sont partis, ils ont cotisé là-bas pour envoyer c'est pour ça qu'ils ont changé les tôles, la couleur des maisons, les douches. On cause entre nous par exemple sur Whatsapp ou Messenger et après on va tous chercher un peu d'argent et on envoie cet argent sur un numéro ou bien sur MoneyGram ou Western Union.

Je me disais si je gagne les papiers en France, si je gagne l'argent chaque fin d'année je viens voir mes parents et je me retourne. Moi, je ne suis pas encore arrivé là-bas mais « ce que l'on voit c'est ce que l'on dit ». Nous tous on regarde la télé on voit les images, ce qui se passe là-bas, construction, travail, c'est différent. Ici on travaille en plein soleil, on travaille dur, fin du mois ce que tu gagnes, c'est rien. Mais là-bas quand tu travailles c'est avec la machine.

En Algérie, je faisais aide maçon. On faisait beaucoup de choses, une fois que tu es là-bas tu n'as pas qu'un seul métier, toi tu veux ton argent, n'importe quel travail tu es prêt à le faire à part tuer les gens ! Aujourd'hui, une fois que tu rentres en Algérie tu peux travailler car les Algériens sont en construction depuis 2011 c'est pour ça que beaucoup de noirs vont là-bas.

Le travail de là-bas est dur, et les Algériens aussi ne veulent pas voir les noirs, car chaque fin d'année on rapatrie les gens s'ils n'ont pas de papiers. Et là-bas ce n'est pas facile, ils ne donnent pas les papiers aux noirs. Les policiers algériens se promènent pour nous chercher, si tu quittes au boulot tu vas à la maison. Si on te voit sur la route on te prend. Si on te prend, tu ne peux pas aller à la maison pour récupérer tes affaires, on t'envoie directement, et si on te prend on te jette dans le désert entre l'Algérie et le Niger. Tu restes là, maintenant tu marches tu peux faire 24 h sur la route, tu es là à marcher et tu peux arriver à Niamey, et là-bas il y a des ONG comme l'OIM (Organisation Internationale des Migrations) qui viennent te chercher, qui te donnent à manger puis te ramènent dans ton pays.

Moi j'ai été rapatrié, j'ai laissé beaucoup de choses derrière moi car chaque fin de mois, je divisais mon salaire j'envoyais la moitié à mes parents, et je gardais chez moi la moitié pour payer mon transport pour la Lybie. Chaque fin de mois, je pouvais envoyer 150 000 FCFA. Ma famille, ils payaient la nourriture, les sacs de riz et aussi les petits besoins des petites sœurs etc. Moi j'ai construit mais c'est pas encore fini totalement. Sans partir là-bas c'est pas facile de faire ça, car avec le travail que je faisais ici c'était pas facile pour construire ça à mon âge.

Ce qui m'a poussé à partir c'est le manque de moyens de la famille, depuis que j'étais petit ils s'occupaient de moi, j'ai grandi, je les ai vu dans une situation dure donc moi je devais me battre aussi pour leur rendre ce qu'ils ont fait pour moi, pour satisfaire leurs petits besoins. Parce qu'ici on ne fait pas un enfant pour faire un enfant, on fait aussi parce que demain il peut t'aider. Si c'est en Europe, les enfants avant qu'ils naissent, les parents ont déjà préparé leur avenir. Ici c'est le contraire les parents ils font les enfants, pour que quand ils vont vieillir les enfants les prennent en charge.

Mon papa avant c'était un chauffeur de gros camions, parce que mon grand-père a acheté deux gros camions. Avant lui, il avait l'argent mais depuis qu'il est décédé, ce n'est pas facile. Mon grand-père avait beaucoup de biens, quand il est décédé ils ont partagé mais il avait 4 femmes et beaucoup d'enfants !

Maintenant, mon papa n'est plus chauffeur par ce que le camion est tombé en panne, donc ils ont vendu et partagé l'argent. Alors il a été obligé d'aller faire les champs. Il a deux champs, au total 10 ha d'anacarde. Il a commencé à cultiver l'aubergine, le riz, le maïs selon les saisons. Mais c'est pas facile : quelqu'un qui était chauffeur maintenant il se retrouve agriculteur.

Il gagne un peu dans l'agriculture, ce qu'il gagne c'est pour payer les sacs de riz pour la famille, la famille est beaucoup. Le riz qu'il cultive ça suffit pas ! L'argent du champ, ça ne suffit pas par ce que l'anacarde c'est saison par saison ».



Récolte du riz autour du village de Ouaninou

« Moi je n'aime pas le champ parce que c'est dur de s'en sortir car ce que tu gagnes dedans c'est ce que tu manges. Si tu n'as pas quelqu'un pour t'aider et que tu fais le champ tout seul tu vas mourir vite, tu vas devenir vieux, c'est pour ça que tu vois beaucoup de vieux ici mais c'est pas leur âge, c'est le travail dur qui rend comme ça.

Si mon père m'appelle pour envoyer l'argent, si j'ai l'argent je lui envoie pour qu'ils prennent les ouvriers pour travailler. Moi, mes frères sont trop petits pour travailler au champ, ils vont à l'école.

Si on donne les bons prix à l'anacarde là ça peut rapporter beaucoup de choses. En saison d'anacarde il y a l'argent mais on paye pas assez le kilo. Une année ils ont payé 500 le kilo c'est pour ça que beaucoup de personnes ont mis de l'anacarde, mais après ça, c'était fini, c'est devenu 250-300 le kilo. Si la traite³ arrive ils sont contents mais il n'y a pas assez d'argent.

Le maïs, les oignons, les aubergines, c'est des saisons, c'est pas chaque saison qu'on fait ça mais sinon ça rapporte si tu as un bon coin. Une fois, mon papa a fait un champ de maïs c'était grand il a eu beaucoup d'argent, il a payé bœufs et tôles pour mettre sur la maison. Mais ça c'est saison ce n'est pas chaque moment aussi.

Si tu travailles 7 mois tu vas attendre 3 mois et tu vas récolter, c'est trop lent. À Abidjan tu peux avoir l'argent un peu tous les jours mais ici c'est trop lent. Il faut faire un grand champ pour s'en sortir. Si tu as des machines, des pompes, des ouvriers, ça marche, mais il faut avoir les moyens. Si tu n'as pas les moyens, toi seul si tu prends 2 ha pour balayer, labourer, mettre maïs, aubergine, tu vas devenir vieux, c'est trop dur !

L'agriculture, les jeunes d'ici de Ouaninou, noon ! Quand ils voient leurs parents depuis qu'ils sont petits ils vont au champ ils n'ont pas gagné assez d'argent, ils ont peur d'avoir la même vie. C'est métier ou bien

³ Période de récolte principale de l'anacarde

commerce mais pour dire allons au champ ils ne veulent pas entendre ça. Champs c'est un temps seulement. Un métier⁴ partout où tu vas tu peux le faire. Il y a beaucoup de personnes à Abidjan ou à l'aventure aussi.

Pour avoir la terre ici c'est facile il y en a beaucoup mais les jeunes refusent le travail. Métier ou bien sortir à l'aventure pour aller chercher l'argent, c'est ça qui est en tête ici. Quand tu as l'argent ici tu as tout, c'est comme ça que nous on pense. Si tu as l'argent tout ce que tu as besoin tu peux l'avoir, si tu as l'argent tu vas t'acheter un terrain, tu vas acheter un atelier, tu vas te marier, tu vas payer des sacs de riz.

Nos parents vont au champ mais on cherche l'argent pour enlever les parents du champ par ce que ça ne donne rien !

Actuellement, je ne pense pas vouloir repartir par ce que je suis à côté de mon papa je suis le seul, je ne peux pas partir et le laisser comme ça, il est devenu vieux.

Le retour ici ce n'était pas facile car je me suis retourné avec les bras ballants, on arrive à construire un peu mais l'argent qu'on voulait pour investir par exemple pour faire le commerce ou ouvrir un atelier on n'a pas gagné ça là-bas. Quand je suis venu je voulais rester à Abidjan, par ce que le domaine dans lequel je travaille ça ne marche pas au village. Je peux pas rester ici pour gagner l'argent mais comme actuellement mon papa est seul il va au champ. Le temps de l'anacarde arrive donc je suis venu pour l'aider pour 3-4 mois et après je vais partir à Abidjan, si je gagne l'argent je vais ouvrir mon atelier c'est ça qui est mon objectif.

Quand je suis revenu mes parents ils étaient contents, car ce n'était pas ma faute et il y a des personnes qui sont rapatriés et qui meurent dans le désert, mais moi je suis revenu en bonne santé donc ils étaient contents. Et c'est Dieu qui donne l'argent, il donne l'argent à celui qu'il veut ! Ils n'ont pas à être frustrés non. Mais moi je ne me sentais pas à l'aise car ce que je voulais je ne l'ai pas trouvé. Ma situation avant de partir en Algérie et aujourd'hui c'est un peu la même chose car je travaille encore chez quelqu'un, c'est le même scénario qui continue.

Partir à l'aventure pour moi ça a été dur mais l'aventure c'est la chance, moi je peux sortir je peux avoir beaucoup de choses et toi non. On a des frères qui sont partis ils ont fait beaucoup de choses ici, ils ont construit, ils ont payé des bœufs, ils ont envoyé leurs parents à la Mecque. Alors que quand ils étaient ici, c'était des personnes à qui on donnait 100 FCFA pour les aider. Mais est ce que lui il peut rester ici dans le champ et faire tout ça ?! ».

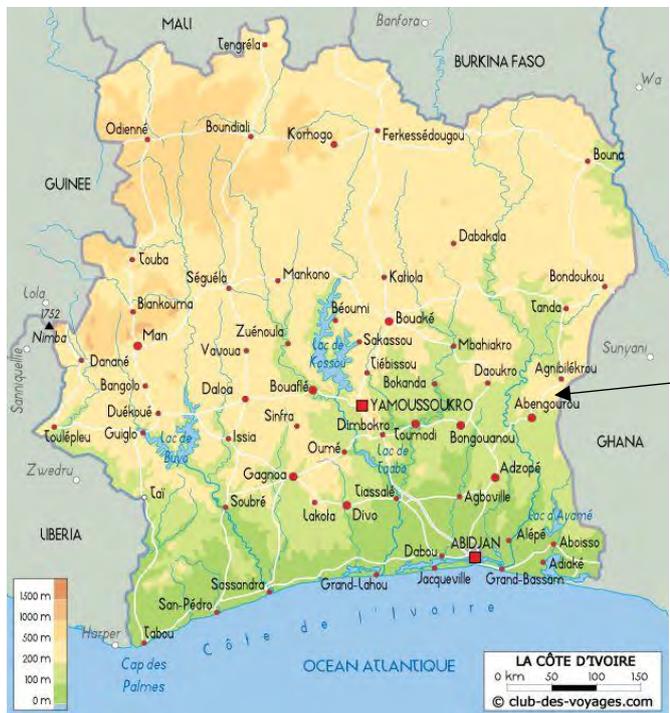
Arrivée au village de Siakakro, un village à l'Est de la Côte d'Ivoire

Après plusieurs jours à Abidjan pour rencontrer des personnes ayant migré du village à la ville, ainsi que des personnes de retour d'une migration en direction de l'Europe, nous avons fait une pause de 2 semaines dans le projet pour reprendre des forces !

A Abidjan, nous avons fait la rencontre de Kassoum Coulibaly, jeune homme de 23 ans, étant parti « à l'aventure » en direction de l'Europe après son bac à 17 ans. Il n'a pas pu aller plus loin que la Lybie après un séjour d'1 an et demi là-bas et 3 tentatives de traversée de la Méditerranée. Il a été rapatrié par l'OIM (Organisation Internationale des Migrations) dans son pays d'origine il y a 3 ans. Cela a été particulièrement

⁴ Métier manuel comme tapisserie, menuisier, mécanicien etc.

difficile pour lui de revenir sans rien après avoir tant donné et vécu pour réaliser son projet. Kassoum est originaire du village de Siakakro dans le centre-Est de la Côte d'Ivoire, proche de la frontière avec le Ghana. Pour ce dernier mois en Côte d'Ivoire, nous avons donc décidé de nous y rendre à ses côtés, afin de mieux comprendre son histoire, d'où il vient, quels sont les enjeux dans son village et ce qui l'a poussé à partir à 18 ans, comme d'autres jeunes du village.



Siakakro

D'après Mamadou, un vieux planteur, le village a été créé vers 1920 par Ali Siaka Coulibaly et Fatoumata Traoré, des Dioulas (peuple commerçant) du Mali. Ils étaient cultivateurs de coton à Koutiala au Mali et sont venus en Côte d'Ivoire pour faire le commerce d'habits en coton. Après être passés par Khorogo au Nord du pays, ils sont arrivés à Abengourou, ville principale de la région, où se trouve aujourd'hui le village de Siakakro. C'est en vendant ses habits qu'Ali Siaka a croisé le roi d'Agnibilékrou, ville voisine. Ce dernier lui a alors proposé de s'occuper de ses plantations se situant à plusieurs kilomètres d'Agnibilékrou. Ali siaka et Fatoumata ont commencé par cultiver du riz, mais quelques années après le roi leur a expliqué qu'il fallait qu'ils trouvent une autre culture, car s'ils vieillissaient et qu'ils n'avaient plus de force, ils ne pourraient plus faire le riz et donc se nourrir. Ils ont donc commencé à planter du café jusqu'à ce que la main d'œuvre manque. C'est comme ça qu'ils sont allés chercher de la main d'œuvre au Mali et que le village de Siakakro a commencé à se former.

Aujourd'hui, le village est donc majoritairement constitué de Dioulas originaires du Mali. Afin de cultiver, les villageois ont défriché la forêt petit à petit. La zone se situant proche de la limite Nord-Sud du pays, beaucoup de cultures peuvent être faites dans ce climat contrasté entre saison sèche se rapprochant du climat du Nord et saison humide proche du climat du sud : cacao, café, anacarde, hévéa, manioc, bananes, noix de coco, riz, arachide, igname etc. La culture principale est le cacao (cette culture a remplacé celle du café à partir de la chute des prix du café à 15 CFA/kg dans les années 90) mais celle-ci tend à diminuer au profit de l'anacarde et de l'hévéa, à cause de la maladie du Swollen Shoot qui a ravagé de nombreux champs de cacao. Cette maladie est arrivée il y a 10-15 ans par le Ghana. Une partie du village commence donc à mélanger l'anacarde et le cacao, association qui semble limiter le développement de la maladie, apporter de l'ombre et réduire les risques économiques, l'autre partie se lance dans la culture d'hévéa. A savoir que, dans les champs d'hévéa la culture d'autres espèces, telles que les cultures vivrières, sous les arbres est impossible.



Mamadou séchant son cacao

Bien que de nombreux agriculteurs du village ont de nombreux hectares, en moyenne 10 hectares, les agriculteurs expriment tous leur découragement et les difficultés qu'ils ont, particulièrement depuis une quinzaine d'années, à cause du Swollen Shoot et des changements climatiques qui accentuent la sécheresse et le manque d'eau pour les cacaoyers. La destruction de l'ensemble des forêts dans la zone afin de cultiver joue également un rôle important dans la réduction de l'humidité et l'accentuation de la sécheresse. Par exemple, le père de Kassoum a perdu l'ensemble de ses cacaoyers ravagés par le Swollen Shoot. La replantation prend alors plusieurs années, sans revenu tiré de cultures d'exportation pendant cette période. Aujourd'hui, ces difficultés environnementales associées aux prix d'achat très bas des cultures d'exportation imposés par le gouvernement, rend les planteurs dépendant aux crédits et ces derniers ont beaucoup de mal à investir pour améliorer leurs plantations.



Jeune plant de cacao affecté par la sécheresse dans le champ de Mamadou

L'ensemble des terres autour du village ont aujourd'hui un propriétaire et les nouveaux arrivants doivent souvent payer cher pour avoir accès à une parcelle. Les planteurs pratiquant le maraichage notent le manque de place pour éviter de cultiver chaque année au même endroit et appauvrir la terre. Ils se plaignent de maladies touchant également les légumes telles que les tomates. Ainsi, l'utilisation d'engrais, de fongicides ou d'insecticides est très fréquente mais cela demande un investissement important.

Ici, le maraichage en contre-saison⁵ qui pourrait permettre d'augmenter les revenus des agriculteurs n'est pas envisageable en dehors des bas-fonds car ils n'ont pas les moyens d'investir dans des systèmes de récupération d'eau en saison humide, de pompage et d'irrigation. Ce qui ressort énormément dans les échanges que nous pouvons avoir est le manque d'argent pour bien cultiver son champ (achat de produits et de plants, emploi de main d'œuvre pour désherber et récolter etc.) et avoir une bonne production. Kassoum nous dit « Le champ c'est quelque chose que j'aime, mais pourquoi je dis que je ne peux pas faire ça ici aujourd'hui, c'est parce qu'ici si tu n'as pas d'argent tu ne peux pas faire le champ ».

⁵ Saison sèche



Champs aux alentours de Siakakro (1^{ier} plan : riz, 2^{ème} plan : cocotiers et anacardiérs)

Beaucoup de pères de famille que l'on a rencontré nous disent qu'ils ne veulent pas que leurs enfants fassent le métier de planteur car ils considèrent que cela n'a rien donné alors qu'ils ont travaillé dur toute leur vie. Ils privilégient donc les études et si ces derniers réussissent à gagner de l'argent avec un métier en ville ils pourront s'occuper des champs à distance en payant des manœuvres. Aujourd'hui, la moitié du village vit en ville, particulièrement à Abidjan. Beaucoup sont également partis à l'aventure au Maghreb, en Europe, aux Etats-Unis. Cela est une porte de sortie pour certains afin d'améliorer les conditions de vie de leurs parents et de leur famille. En plus, « quand tu pars à l'aventure tu ne connais personne, personne ne te regarde et te juge alors tu es prêt à faire n'importe quel travail pour gagner de l'argent ». Kassoum nous explique également que de nombreux jeunes qu'il a rencontré sur sa route étaient des dioulas. D'après lui, cela s'explique par le fait que le peuple dioula est un peuple commerçant qui a plus l'habitude de se déplacer et de partir à l'aventure. Les jeunes dioulas ne cherchent pas à récupérer l'héritage de leurs parents mais plutôt à partir se chercher et trouver leur propre activité. Dans de nombreuses familles, la majorité des enfants sont donc en ville ou dans d'autres pays, alors qu'un ou deux enfants restent au village pour s'occuper des champs. Au village, les personnes parties investissent majoritairement dans la construction d'un meilleur logement pour leur famille, participent au paiement de manœuvres pour entretenir les champs de leurs parents, certains achètent aussi des bœufs constituant un capital sur pied, ou aident leur mère à partir à la Mecque.



Un grand merci pour votre soutien et toute l'énergie que vous nous donnez pour ce projet !

Vous pouvez contribuer à notre projet grâce à la [cagnotte HelloAsso](#) :

Et suivre nos péripéties sur [Facebook](#) et [Instagram](#) Nous sommes portées par l'association **Ingénieurs Sans Frontières** et de nombreux partenaires, merci pour leur confiance :

